

REPRISE DE L'OFFENSIVE BRITANNIQUE DEVANT LENS

EXCELSIOR

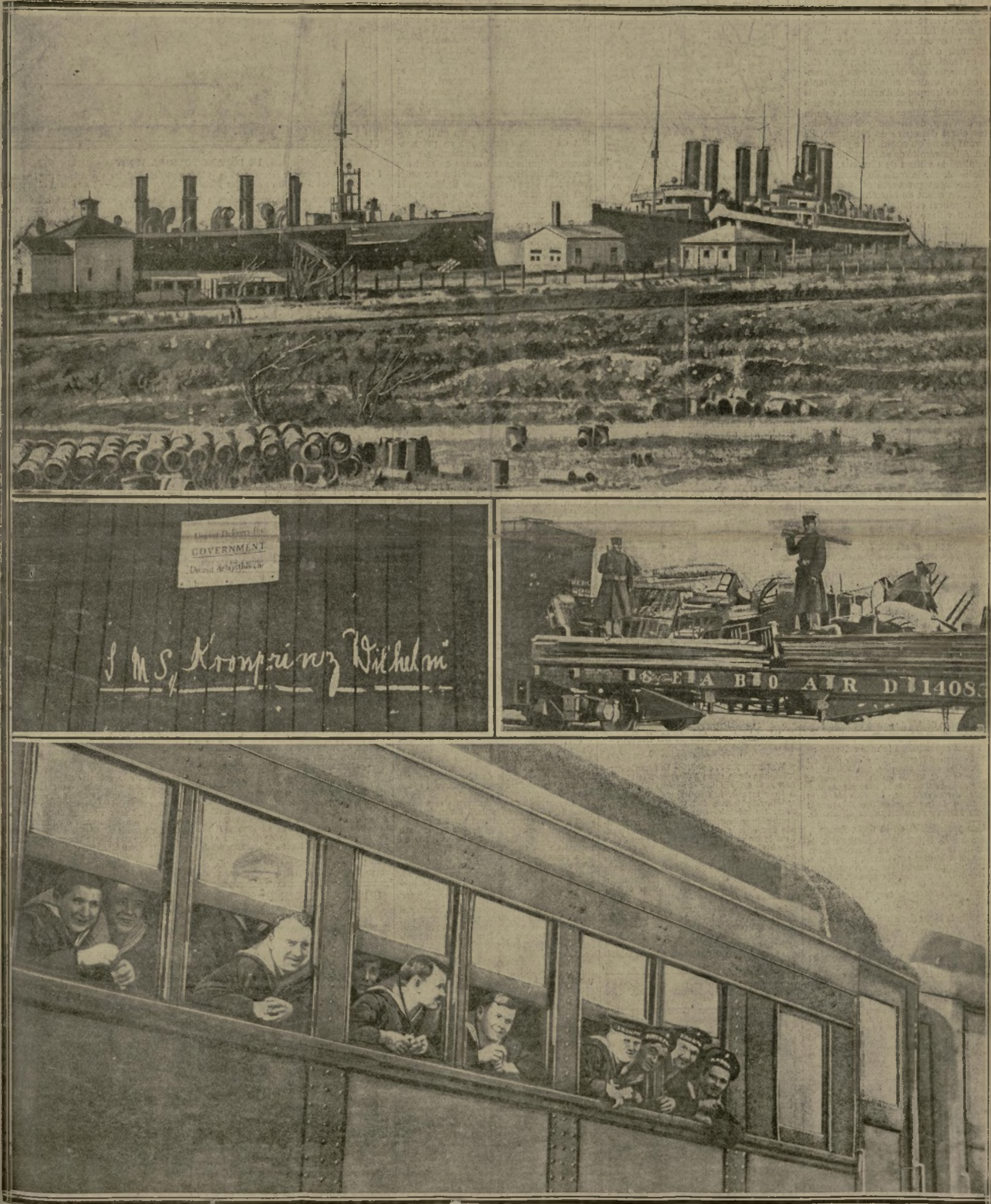
Huitième année. — N° 2352. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi
24
AVRIL
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Engbien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.90
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL. PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Etranger : 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80 88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

L'INTERNEMENT DES MARINS ALLEMANDS EN AMÉRIQUE



LE "KRONPRINZ-WILHELM" ET LE "PRINZ-EITEL-FRIEDRICH" A PHILADELPHIE, LES BAGAGES DE L'ÉQUIPAGE ET LE DÉPART DES MARINS ALLEMANDS
Les 750 officiers et marins allemands des deux paquebots "Kronprinz-Wilhelm" et "Prinz-Eitel-Friedrich" internés à Philadelphie depuis octobre dernier viennent d'être envoyés dans les forts Mac Pherson et Ogelthorpe, dans l'Etat de Georgie. Voici :
1° Les deux navires à Philadelphie. A gauche, le croiseur américain "Salem"; 2° L'un des wagons contenant les équipements des équipages; 3° Les bagages des marins allemands gardés par des soldats américains; 4° Marins allemands au moment du départ.

REPRISE DE L'OFFENSIVE BRITANNIQUE DEPUIS LENS JUSQU'A BAILLEUL

Nos alliés enlèvent Gavrelle

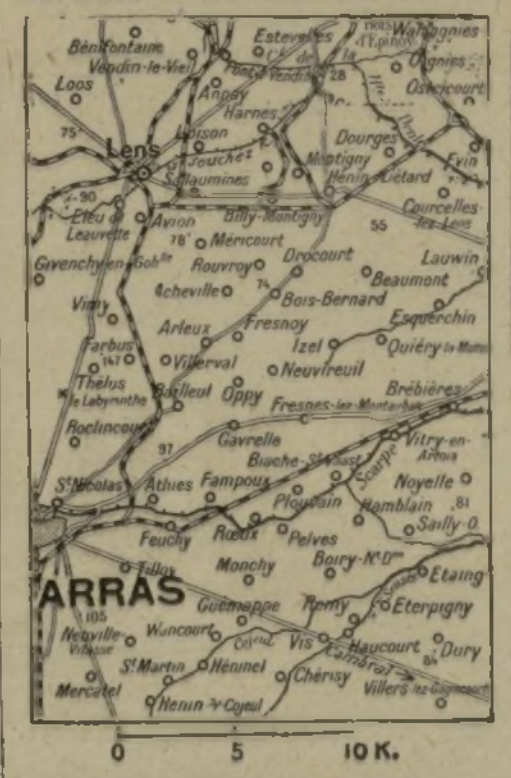
SUR NOTRE FRONT, CONTRE-ATTAQUES REPOUSSÉES

Hier matin, au point du jour, les troupes britanniques ont pris l'offensive devant Lens et plus au sud, de part et d'autre de la rivière Bouchez, en parlant des positions conquises précédemment et améliorées par les combats de dimanche. La ligne de ces positions passait un peu au delà de Loos, aux lisières est de la Cité-Saint-Pierre et de la Cité-du-Bois, puis sur les faibles ondulations qui s'étendent en avant des villages d'Avion, de Méricourt, d'Acheville et d'Oppy. Sur tout ce front, les Allemands avaient établi de longue date des défenses puissantes, où ils avaient amené d'importants renforts de troupes et d'artillerie, depuis qu'elles se trouvaient découvertes et mises en première ligne par la chute de la crête de Vimy, de Givenchy et de Liévin. A cet effort désespéré de résistance, ils n'auront gagné qu'une défaite plus complète. A l'extrémité de ce front, nos alliés ont enlevé le village de Gavrelle, à l'est de Bailleul, sur la route de Cambrai. Ils ont également progressé au sud de la Scarpe, en avant de Monchy, et achevé, entre Cambrai et Saint-Quentin, la conquête du village de Trescault.

Cette reprise de la bataille, que nous avions prévue, est la meilleure réponse aux plaidoyers allemands ou germanophiles qui mettaient à notre charge un succès incomplet, une espérance déçue et finalement un échec. Ce sont, tout au contraire, nos calculs qui se vérifient, c'est notre méthode qui triomphe, cette méthode qui est allée sans cesse en se perfectionnant depuis les offensives de 1915 jusqu'à celle de la Somme, et que l'Allemagne n'a jamais réussi à imiter, car il y a une puissance de combinaison jointe à une perfection de détail, et une conciliation des principes avec les faits, de la prévision et de l'observation, qui n'appartiennent qu'à une civilisation supérieure.

Préparer minutieusement l'action, mais la modifier selon les mouvements de l'ennemi, l'exécuter par degrés, en se tenant également prêt à pousser plus avant sur

les points de moindre résistance et à s'arrêter devant les défenses que l'artillerie n'a pas réduites : quand une nouvelle préparation est nécessaire, l'accomplir dans le plus court délai possible, mais en



prenant cependant le temps de la faire complète : telles sont les règles principales de cette méthode qui, à nos alliés britanniques comme à nous-mêmes, a toujours procuré les plus grands avantages au prix des plus faibles sacrifices.

Une nouvelle phase de la bataille commence. Des maintenant des résultats de la plus haute importance sont acquis, dont le principal est que l'ennemi, en dépit de son mouvement de retraite sur notre front, n'a pu se dérober à nos attaques, ni recouvrer ailleurs sa liberté d'action.

Jean VILLARS.

Un "mouvement irrésistible"

Y aura-t-il d'ici peu du nouveau en Allemagne ?

« Les efforts énergiques qui vont être faits pour rendre la Prusse plus libérale et mettre l'Allemagne au rang des autres démocraties du monde commenceront la semaine prochaine. Le mouvement devient de plus en plus irrésistible. » Tel est le début d'une longue dépêche qu'un des correspondants américains restés à Berlin expédie de l'autre côté de l'Atlantique.

Après avoir insisté sur l'état de l'opinion publique en Allemagne, qui se prononcera avec netteté pour un régime démocratique et des institutions parlementaires, le même correspondant ajoute : « Jusqu'à quel point l'Allemagne se démocratisera-t-elle ? Comment, quand cela se produira-t-il ? Les quatre semaines qui vont venir nous fourniront sans doute la réponse à ces questions. »

Ces paroles mystérieuses, ces demi-prophéties laissent entendre qu'il y aurait de grands événements en préparation en Allemagne. Beaucoup de rumeurs singulières ont couru en effet ces temps-ci. La situation paraît avoir mûri à ce point dans l'empire de Guillaume II que l'empereur lui-même ne serait plus décidé seulement à jeter du lest — comme la réforme électorale en Prusse, promise par le « message pascal » — mais qu'il songerait à de plus vastes sacrifices, à un véritable *hara-kiri*, en un mot à une abdication.

Il est impossible de ne pas remarquer que toutes ces nouvelles, répandues avec une insistance remarquable, coïncident avec les efforts que font les Allemands pour agir sur le nouveau régime russe et pour parer l'effet qu'a produit la déclaration de guerre des démocraties lancée par M. Wilson. Il ne faut pas perdre de vue que, si l'Allemagne fait parade aujourd'hui de sa rénovation démocratique, l'Autriche, en même temps, affiche soudainement des sentiments favorables aux populations slaves de la monarchie. La tentative d'encerclement de la révolution russe, au moment des conférences de Stockholm, ne laisse aucun doute.

Cependant, tout en faisant la part de la manœuvre, il ne faut pas méconnaître qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Le gouvernement impérial, selon sa méthode constante, se sert de ses agitations intérieures pour les fins de sa politique étrangère. Il les utilise comme article d'exportation. Mais ce n'est pas lui qui a inventé la crise, les grèves, les campagnes des journaux. Ce n'est pas pour son plaisir qu'il laisse parler de la possibilité d'un régime parlementaire. D'autre part, l'opposition vénéralisée des conservateurs aux réformes projetées, leurs protestations indignées contre la « démocratisation » de l'Allemagne, qui est à tous yeux la fin des institutions monarchiques, montrent bien qu'il y a un élément sérieux dans la fermentation germanique. Le rendez-vous à quatre semaines que donne le correspondant américain n'est peut-être trop court. Mais pourquoi n'y aurait-il pas, un jour ou l'autre, du nouveau en Allemagne ? Peu de temps sont aussi fertiles en coups de théâtre que celui que nous vivons.

Jacques BAINVILLE.

Les socialistes majoritaires veulent la publication des buts de guerre

BERNE, 23 avril. — La diminution nouvelle de la ration de pain en Allemagne a provoqué dans la population des villes une grande émotion.

La Voix du Peuple de Chemnitz, qui est un organe socialiste majoritaire, l'avoue sans ambigüité.

« Les privations qu'endurent les masses populaires dans les villes, dit ce journal, sont monstrueuses... Il est certain que les travailleurs souffrent de la famine, mais il est impossible d'indiquer ou d'imaginer un moyen de les en protéger. »

La presse socialiste majoritaire, qui serait désemparée de voir les ouvriers se rallier et renoncer à leurs mouvements de révolte, réplique à qui veut l'entendre qu'une paix prochaine ne saurait améliorer la situation alimentaire du pays.

Mais ces exhortations ne paraissent pas devoir amener les ouvriers à renoncer aux manifestations semblables à celles qui ont lieu tout récemment à Berlin ; aussi, pour prévenir qu'elles recommencent à brève échéance.

Dans ces conditions, les socialistes majoritaires se décident à tenter une nouvelle manœuvre. Ils vont exercer une pression sur le gouvernement, pour que celui-ci se décide enfin à publier ses buts de guerre. Cette manœuvre se produira le mois prochain, en même temps que se réunira la fameuse conférence de Stockholm.

Pour mater les grévistes ils militarisent les usines

AMSTERDAM, 23 avril. — D'après le *Berliner Tageblatt*, la grève continuerait à se manifester à la *Waffen Munition Fabrik* de Berlin, où le gouvernement militaire des Mouches est intervenu, mettant comme directeur le colonel Feldmann.

Tous les ouvriers ont été sommés de reprendre le travail dans un délai de vingt-quatre heures ; ceux qui ne le feraient pas seraient *ipso facto* appelés sous les drapeaux. (Havas.)

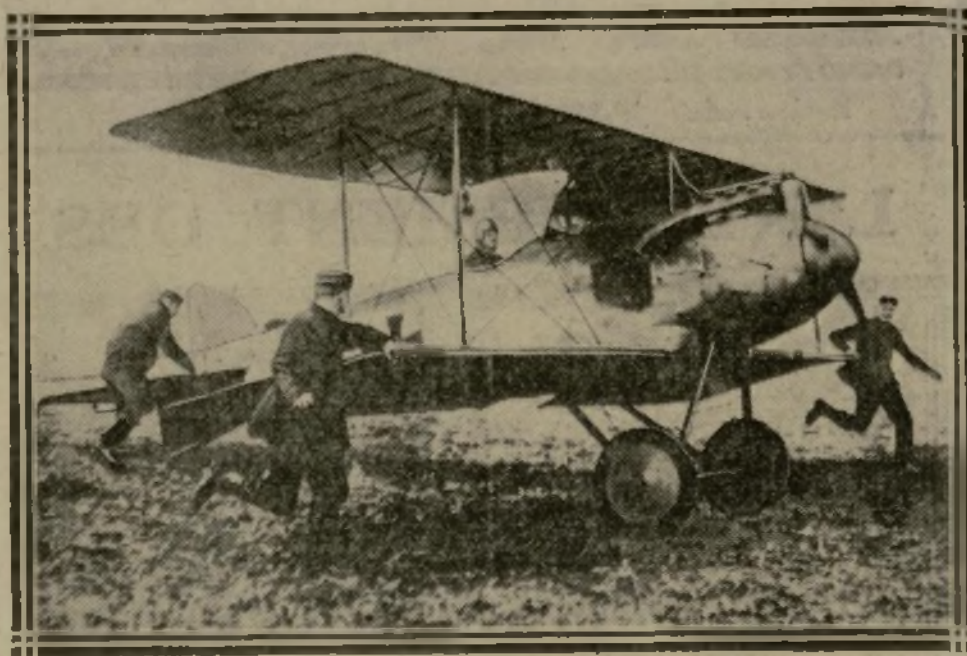
BOMBARDEMENT DE BEYROUTH PAR UN NAVIRE DE GUERRE FRANÇAIS

ROME, 23 avril. — Un navire patrouilleur français est entré le 22, à 6 heures, en reconnaissance dans le port de Beyrouth.

Après avoir tiré vingt-quatre coups de canon et essuyé le feu de l'ennemi, il a repris le large sans avoir subi aucun dommage.

UN VETO SIGNIFICATIF DE GUILLAUME II

Il a personnellement interdit à la femme du prince Frédéric-Charles de Prusse de se rendre en France, au chevet de son mari blessé mortellement.



LE DÉPART POUR LA MORT

Photographie prise au moment où le prince Frédéric-Charles s'en allait pour le raid au cours duquel il devait être abattu par un aviateur anglais. — (Document allemand.)

— Voulez-vous que je vous présente le lieutenant X... ? Il arrive du front anglais.

— Mais certainement.

— Et il a assisté aux derniers moments du prince Frédéric-Charles, à l'ambulance de...

— Alors, vite un taxi et courons.

Dans un hôtel voisin de l'Étoile, j'eus la bonne fortune de rencontrer enfin l'officier anglais, qui me fit le récit suivant :

— Nous avions accompagné un camarade à l'ambulance des deuxièmes lignes... Il s'agissait d'un petit poignement de rien du tout ; une balle dans le mollet, moins que rien, et nous attendions notre ami, quand un infirmier nous dit :

— Vous voyez ce bâtiment ? Dans la rotonde du fond on soigne le prince Frédéric-Charles, le cousin de l'empereur...

— Nous voulûmes, mon camarade et moi, aller voir le cousin de l'empereur, et nous nous glissâmes de suite en suite jusqu'à celle où il se trouvait.

Sur un grand lit de cuivre, entouré de majestueux et d'illuminés, nous aperçûmes la figure pâle du prince.

Le soir, à la poêle, on causa naturellement du noble blessé, et une infirmière nous raconta le fait suivant :

— Frédéric-Charles de Prusse avait exprimé le désir de recevoir la visite de sa femme. On ne pouvait pas, disait-il, refuser cette faveur à un mourant.

Elle en effet, les autorités militaires françaises et anglaises se firent un devoir d'accueillir les laissez-passer nécessaires. Puis la demande partit pour l'Allemagne par la voie diplomatique espagnole.

« Quelques jours plus tard, cette demande revenait avec le mot suivant, écrit au revers d'une grosse écriture rageuse :

« Abgelenkt »

« Wilhelm I. R. »

« Du premier coup d'œil, le mourant avait reconnu l'écriture de Guillaume II qui, brutalement, d'un seul mot, lui refusait la consolation qu'il espérait. Et alors, dans un accès de fureur, il s'écria :

« Je sais... Je sais pourquoi Wilhelm ne veut pas que ma femme vienne me rejoindre ici. Elle le connaît. Il sait qu'elle aurait parlé... Elle aurait avoué la situation véritable de l'Allemagne. Elle aurait tout dit : la famine menaçante, même dans les classes les plus élevées de la société, le mécontentement qui grandit et chaque jour s'accroît dans les masses populaires, et aussi parmi les soldats à bout de résistance. Elle aurait dit l'insure de notre matériel de chemins de fer, qui jusqu'ici a constitué notre plus grande force ; elle aurait dit enfin le désarroi de celle cour qui sent s'effondrer le colosse, la Germania hier encore si puissante ! »

« Après cette explosion de colère, l'aviateur était retombé épuisé sur ses oreillers. On s'était empressé autour de lui, on l'avait ramené.

« Mais deux jours après mourait Frédéric-Charles de Prusse, chancelier de l'Ordre de Saint-Hubert, grand-croix et bailli d'honneur de l'Ordre souverain de Malte... »

« Cet Allemand aurait-il dit la vérité ? La chose est, à priori, possible. »

Plutôt une carte de viande que pas de viande sur la carte

Dans un restaurant du centre, à l'heure du déjeuner. On commente à la table voisine de la nôtre le nouveau projet de décret instituant les soirs sans viande :

— Il ne m'atteint point, déclare avec quel cynisme un gros monsieur. Ma cuisinière aura soin de s'en approvisionner dans la matinée. Mes affaires m'empêchent de rentrer déjeuner chez moi, mais j'y ôme régulièrement.

— Je ne saurais en dire autant, réplique son vis-à-vis, un pâle adolescent au bincle soucieux. Je vis seul et prends tous mes repas au dehors.

— Vous vous ferez inviter chez des amis, voilà tout, déclare, avec philosophie, le premier des interlocuteurs.

Le gérant du restaurant, la serviette sous le bras, vient à passer. Il a entendu la conversation et sourit :

— Je vous en prie, monsieur, ne m'enlevez pas mes clients. Je crains déjà qu'ils ne s'en aillent d'eux-mêmes avec la mise en vigueur du nouveau régime.

Et pourquoi cela, demande une dame âgée qui l'interpelle lentement une mouillette de pain dans un œuf à la coque ? On peut faire des menus maigres excellents. Il y a certes assez de variétés de légumes et de poissons, et tant de façons d'accommoder les œufs et les pâtes.

— Il y avait, madame, il n'y a plus, observe le gérant. L'arrivée du poisson dé-

pend de mille circonstances. Vous pourriez oublier que la pêche, aujourd'hui, manque de main-d'œuvre ; que les chalutiers vont commencer, la glace sera introuvable, surtout dans les petites localités d'où l'on nous expédie le poisson... Les légumes seront chers, la pomme de terre rare, les pâtes hors de prix. Il reste les œufs ; vous savez à quelles fluctuations de prix ils ont été soumis depuis la guerre ; ils augmentent en ce moment. J'ai bien peur que ces menus maigres, madame, ne soient de menus menus.

« Ces changements de régime incessants nous font le plus grand tort. Le 25 avril, à l'heure de la question d'un jour sans viande, puis le 1^{er} mai en vit deux ; aujourd'hui c'est six ! Que verrons-nous demain ?... Il serait préférable, à mon avis, de consulter les intéressés avant de prendre une mesure. Nos clients et nous serions durement atteints par elle. Ceux qui prennent leurs repas chez eux ne le seront évidemment pas. Ils feront leurs provisions le matin pour la journée, ainsi que le disait mon client. Les économies réalisées seront donc tout à fait aléatoires. Mieux vaudrait établir une carte de viande qui imposerait à chacun la même part de sacrifice.

— Encore une nouvelle complication, murmure le gros monsieur.

— Ne vaut-il pas mieux une carte de viande que pas de viande sur la carte ? conclut le gérant.

UN DÉPART QUI RESEMBLE A UNE FUITE



TALAT PACHA

qui se trouvait en Suisse, où il intriguait contre l'Entente, vient de quitter précipitamment sa résidence pour se rendre à Berlin, où il est arrivé avec toute sa suite, qui est, paraît-il, très nombreuse. Ce départ coïncide avec des bruits qui viennent de Constantinople...

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

BANCA ITALIANA DI SCONTO

La Banca Italiana di Sconto vient d'ouvrir à Paris, 2, rue Le-Pelelier, la première succursale étrangère qu'elle joint aux 70 sièges de diverses catégories qu'elle possède en Italie.

Sous sa forme actuelle, cette Banque est toute récente. Elle a groupé, en 1915, par une absorption bien étudiée, les ressources et les forces actives de deux autres établissements ayant déjà une puissance propre : la « Società Bancaria Italiana » et la « Credito Provinciale ». Ainsi, sous la présidence de l'illustre savant M. Coni, accompli, en très peu de temps, des progrès remarquables.

Son capital vient d'être porté à 115 millions. Elle répartit, pour 1915, un dividende de 20 francs par action, et constitue d'importantes réserves. Ses dépôts et comptes courants dépassent 600 millions.

Son activité se consolide et s'étend chaque jour : c'est sur le domaine maritime et sur l'industrie nationale qu'elle a surtout concentré ses efforts récents.

La faveur que lui témoigne la presse italienne, exprimée par le programme que la « Società Bancaria Italiana » et la « Credito Provinciale » ont tenu à signer, et qui a toujours été le rapprochement effectif de la France et de l'Italie par la neutralisation réciproque de leurs intérêts économiques.

La France est largement représentée dans le capital et dans le conseil d'administration de la Banca Italiana di Sconto et la collaboration étroite des deux nations est envisagée dans les entreprises de l'avenir.

C'est dans cet esprit qu'a été mise la nouvelle succursale à Paris, le premier jour, sont allées les sympathies des Italiens de Paris et des Français amis de l'Italie.

LE SUCCESSION DU GRAND-DUC NICOLAS



Le GÉNÉRAL YUDENICH qui commandait les troupes du Caucase, a été désigné pour succéder au grand-duc Nicolas comme gouverneur général du Caucase.

L'étrange valise du baron de Rosen

ELLE CONTENAIT DES EXPLOSIFS ET DES "BOUILLONS DE CULTURE"

CHRISTIANIA, 23 avril. — Selon le *Tidens Tegn*, vers la fin de janvier dernier, l'attention de la police suédoise fut attirée sur les agissements suspects d'une bande de soi-disant chasseurs qui s'étaient installés à la frontière russo-suédoise et qui disposaient d'un stock considérable d'explosifs.

Le chef de l'expédition, dont l'identité paraît avoir été de faire sauter, pour le compte de l'Allemagne, des dépôts de munitions et des lignes de chemins de fer russes, était le baron suédois von Rosen. Avant franchi la frontière suédoise, le baron fut arrêté et emprisonné provisoirement à Christiania; mais on le remit bientôt en liberté à la condition qu'il quitterait le pays.

C'est maintenant seulement que la police a fait une perquisition complète dans ses bagages. On avait déjà trouvé dans ses valises, un certain nombre de substances explosives, plus quelques « crayons » de fabrication très curieuse.

Quand on en avait gratté le graphite, on trouvait, à l'intérieur du crayon, un tube de verre contenant un acide, lequel se combinait, au bout d'une demi-heure, avec une substance qui dégagait une forte chaleur. Le « crayon » était évidemment destiné à produire des explosions.

Dans les bagages récemment explorés, la police a découvert, entre autres choses, des caisses de sucre raffiné, qui, d'après l'analyse qu'en a faite, était remplie de bacilles d'une maladie épidémique (fièvre typhoïde charbonnante).

Les morceaux de sucre avaient leur forme ordinaire, mais ils contenaient à l'intérieur un petit tube de verre mince, rempli de bacilles; le tout si soigneusement agencé qu'il faut supposer que ces produits ont été fabriqués par un laboratoire admirablement équipé pour la fabrication en grandes masses.

Où l'on retrouve le faux héros Mercadier

Peu après la bataille de la Marne, le jeune Mercadier, alors à peine âgé de 16 ans, avait arboré un uniforme d'artilleur et s'était illustré à la croix de guerre et la médaille militaire. Et complaisamment, il se donnait des airs de héros en racontant maintes exploits, notamment qu'il avait tué un colonel boche. Mercadier fut bientôt connu de tout Paris, où sa jeune silhouette fut projetée sur l'écran de tous les cinémas de la capitale.

Sous peine de se voir condamner pour port d'uniforme, de décorations, Mercadier dut contracter un engagement. Mais il n'avait rien du héros dont il avait voulu jouer le rôle. Déserteur, il fut condamné à un an de prison. Renvoyé au front, en Alsace, il déserta à nouveau. Il vint à Paris, où il mena la vie de bandit qui l'amena, hier, devant la cour d'assises, en compagnie d'un pale comparse, Marius Martin, âgé comme lui de dix-huit ans.

Le 10 janvier dernier, vers minuit, place Pigalle, Mercadier et son comparse se faisaient conduire en taxi, boulevard Sévigné, près de la porte des Lilas.

Descendant de voiture, le jeune bandit, brandissant un revolver sur le chauffeur, lui intima :

« Aboule ton « pèze » ou je fais feu ! » Comme le chauffeur faisait mine de fuir, Mercadier lui tira deux coups de feu qui le blessèrent au cou et au bras droit.

Les jours qui suivirent furent employés par Mercadier et Martin au cambriolage de plusieurs boutiques du faubourg Poissonnière et du faubourg Saint-Denis.

Le 14 janvier, boulevard de Magenta, interpellé par le gendarme Chastenet, qui lui demandait ses papiers militaires, le déserteur répondit par des coups de feu. Le gendarme fut blessé ainsi que le maréchal Dugan, accouru pour prêter main-forte.

Enfin, trois jours plus tard, comme il s'apprêtait à cambrioler une bijouterie de la rue de la Chaussée-d'Antin, le gardien de la paix Dupont le surprit. Mercadier prit la fuite, non sans avoir fait feu sur l'indigne agent, qui fut blessé au bras gauche. Mercadier et Martin furent arrêtés dans un insouciant des boulevards.

Pour sa défense, Mercadier invoqua sa jeunesse.

« Envoyez-moi au front, implora-t-il; je vous jure de m'y faire tuer. »

Après plaidoiries de M^{re} Marthe Girard et de M^{re} Bertrand de La Flotte, le faux héros Mercadier fut condamné à vingt ans de travaux forcés, son complice Marius Martin à cinq ans de prison, et tous deux à dix ans d'interdiction de séjour.

CHAQUE AUTOMOBILE PRIVÉE aura droit à 40 litres d'essence par semaine

Après évaluation de la quantité d'essence distribuée dans les dépôts, le ministre du Ravitaillement a fixé à 40 litres l'allocation hebdomadaire de chaque automobile privée. La moitié de la dose d'essence dont nous avons antérieurement parlé est du même type que celle réservée aux véhicules militaires.

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

L'Académie des sciences a élu, hier, membres titulaire, pour sa section de médecine et de chirurgie, le professeur Guenou, bien connu par ses nombreux travaux de chirurgie générale.

BANQUE DE FRANCE

Vente de titres dans les pays alliés ou neutres

Souscription aux Bons de la Défense nationale

La Banque de France transmet gratuitement en Angleterre, pour la vente, les titres même non timbrés appartenant à des Français. Elle se charge également des ordres de vente à New-York, dans l'Amérique du Sud, en Suisse, en Espagne, en Hollande et dans les pays Scandinaves.

Tous les établissements de Paris et des départements, elle délivre, sans aucune charge, sous forme de formalité d'aucune sorte, tous bons de la Défense nationale de 500 frs, 1.000 frs, et au-dessus.

Bons remboursables au bout de 6 mois et 1 an; 5 0/0 net d'impôts. Intérêt payé d'avance.

Bons remboursables au bout de 3 mois; 4 0/0.

La Banque avance à tout moment aux particuliers réglementaires 80 0/0 de leur valeur sur les Bons ayant plus de 3 mois à courir. Elle escompte à toute personne les Bons ayant au plus 3 mois à courir.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LES ÉVÉNEMENTS DE GRÈCE L'ENTENTE SE DISPOSE à agir avec énergie

Le général Sarrail se prépare à prendre toutes les mesures rendues nécessaires par la situation.

LONDRES, 23 avril. — A la Chambre des Communes un député a demandé, hier, si, en raison des agissements des capitaines grecs et de leurs déprédations en Thessalie, et du fait qu'ils semblent agir d'accord avec le gouvernement d'Athènes les puissances qui garantissent l'intégrité de la Grèce envisagent des mesures propres à rendre de tels agissements impossibles à l'avenir.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères a répondu :

« Je vous salue que le général français ayant le commandement en chef des troupes alliées en Macédoine va prendre toutes les mesures rendues nécessaires par la situation. »

M. McNeill se plaignait ensuite que la question déposée par lui eût été modifiée conformément au règlement de la Chambre des Communes sur les souverains de nationalité amie :

« Le règlement, demanda-t-il, s'applique-t-il au roi de Grèce ? »

« Tout dépendant, répondit le speaker. Le député expliqua alors :

« Nous examinons dans des détails théoriques en présence de faits qui ne sont que trop évidents. »

« Le speaker intervint :

« Il est inutile d'insulter les neutres ! »

LE RÉCIT DU RAID SUR DOUVRES PAR DES MARINS ANGLAIS

LONDRES, 23 avril. — Le *Star* publie, sur l'engagement contre les destroyers allemands dans la Manche, les détails suivants qui lui ont été fournis par un marin ayant pris part au combat :

« Nous les attendions, et nous étions tout prêts, mais nous nous tenions à l'écart pour les laisser venir. Lorsqu'ils furent à portée de canon, nous nous dirigeâmes sur eux à toute vapeur, à une vitesse qui n'a jamais été dépassée. Nous tirâmes deux navires de petit tonnage et nous avions l'ordre de pousser droit sur eux et de les éperonner au besoin. »

« Notre torpilleur n'a souffert que de légères avaries, l'avant ayant été un peu endommagé. »

« Les équipages des navires anglais repartirent, après la bataille, une permission de 48 heures. »

LE CAVEAU DE L'ARCHIDUC FERDINAND EST CAMBRIOLÉ

LONDRES, 23 avril. — Selon des nouvelles de Vienne, les caveaux de l'archiduc, où ont été déposés les restes de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, ont été fouillés au public, des cambrioleurs ayant profané les tombes. — (Petit Parisien.)

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — PENDANT LA NUIT, GRANDE ACTIVITÉ DES DEUX ARTILLERIES AU SUD DE SAINT-QUENTIN ET ENTRE SOISSONS ET REIMS.

A L'EST DE CRAONNE, UN TRES VIOLENT BOMBARDEMENT QUI PRÉCÉDAIT DES PRÉPARATIFS D'ATTAQUE A ÉTÉ EFFICACEMENT CONTREBATTU PAR NOS BATTERIES. L'ATTAQUE ENNEMIE N'A PAS PU SE PRODUIRE.

EN CHAMPAGNE, UNE FORTE ATTAQUE ALLEMANDE, DIRIGÉE HIER VERS 18 HEURES, CONTRE LE SAillant NORD-EST DU MONT-HAUT, A ÉTÉ BRISÉE PAR NOS FEUX D'ARTILLERIE ET DE MITRAILLEUSES.

L'ENNEMI A RENOUVÉ SES TENTATIVES PENDANT LA NUIT SUR LES CRÊTES QUE NOUS TENONS DANS LE MASSIF DE MORONVILLIERS. LA LUTTE A ÉTÉ TRES VIVE SUR CERTAINS POINTS ET S'EST TERMINÉE PARTOUT A NOTRE AVANTAGE.

A l'est de Saint-Mihiel et en Woëvre, nous avons repoussé deux coups de main exécutés par de forts détachements ennemis, l'un au bois d'Alilly, l'autre sur la tranchée de Calonne.

Dans les Vosges, une tentative ennemie au sud du col de Sainte-Marie n'a eu aucun succès.

23 HEURES. — EN BELGIQUE, L'ENNEMI A DÉCLANCHÉ, CE MATIN, PLUSIEURS ATTAQUES EN DIVERS POINTS DE NOTRE FRONT. CES ATTAQUES ONT ÉTÉ COMPLÈTEMENT REPOUSSÉES PAR NOS FEUX.

QUELQUES FRACTIONS ENNEMIES QUI AVAIENT REUSSI A PÉNÉTRER DANS NOS ÉLÉMENTS AVANCÉS EN ONT ÉTÉ REJETÉES IMMÉDIATEMENT APRÈS UN COMBAT CORPS A CORPS. LES ALLEMANDS ONT LAISSÉ DES PRISONNIERS ENTRE NOS MAINS.

Entre la Somme et l'Oise, nos batteries ont exécuté des tirs de destruction efficaces sur les organisations allemandes.

ENTRE L'AINAIS ET LE CHEMIN DES DAMES, NOUS AVONS RÉALISÉ QUELQUES PROGRES AU COURS DE LA JOURNÉE AU NORD DE SANCY.

LA LUTTE D'ARTILLERIE A ÉTÉ PARTICULIÈREMENT VIVE DANS LE SECTEUR DE LA FERME HURTEBIE.

Actions d'artillerie intermittentes sur le reste du front.

AVIATION. — DANS LA JOURNÉE DU 22 AVRIL, NOS PILOTES ONT LIVRÉ DE NOMBREUX COMBATS AÉRIENS, AU COURS DESQUELS SIX AVIONS ENNEMIS ONT ÉTÉ ABATTUS.

UN DE NOS GROUPEMENTS, COMPOSÉ DE 14 AVIONS, A LANCÉ, DANS LA NUIT DU 22 AU 23, 1.740 KILOS DE PROJECTILES SUR DES GARES, DES BIVOUACS DE LA VALLÉE DE L'AINAIS.

Front belge

En divers points du front belge, la lutte d'artillerie a été reprise avec plus d'activité que les jours précédents. Dans la région de Hetaas s'est déroulée une vive lutte de bombes.

Front italien

FRONT DU TRENTIN. — Actions répétées de l'artillerie. Le feu de nos batteries a allumé des incendies dans les dépôts de Torbola, vallée de Sarca, et causé des dégâts à la station de Martera (val Sugana).

APRÈS DES SOURCES DE LA RIENZA, DANS LA NUIT DU 21 AU 22, UN DÉTACHEMENT ENNEMI A REUSSI, APRÈS UNE VIOLENTE PRÉPARATION D'ARTILLERIE, A OCCUPER UNE DE NOS POSITIONS AVANCÉES AU NORD DU RIFUGIO DELLE TRE CIME (DREI ZINNEN HUTE).

L'ÉTAT D'ESPRIT EN RUSSIE

De significatives déclarations de MM. Branting, Plekhanoff et Tseretelli.

STOCKHOLM, 23 avril. — M. Branting a fait, hier, devant un auditoire de deux mille personnes, un compte rendu du voyage qu'il vient d'effectuer en Russie. Parlant de la presse germanophile suédoise, l'orateur a souligné la part énorme qu'elle a eue à la suite et à l'indiquer qu'elle constitue un véritable danger national.

« Au point de vue de la politique russe, M. Branting a affirmé que les pacifistes russes d'extrême gauche étaient un parti sans influence. »

« D'ailleurs, a-t-il ajouté, Petrograd, malgré toutes ses industries, n'est pas la Russie tout entière. Ce grand pays, composé de millions et de millions de paysans, aggrave la situation en Russie. Le grand danger, c'est la famine. Le grand danger, c'est la famine. Le grand danger, c'est la famine. »

« Sur la rive droite de la Scarpe, nous avons effectué une progression sur un large front au sud et à l'est de Monchy-lez-Preaux et avons enterré le village de Guémappe. »

Les prisonniers faits dans la journée ne sont pas encore dénombrés, mais leur chiffre est certainement fort supérieur à mille.

Une avance a été également effectuée vers la Souchez, au sud-ouest de Lens.

L'activité aérienne qui a été très grande hier a permis à nos pilotes d'obtenir d'importants succès. Six avions allemands, abattus au cours de combats aériens, sont venus s'écraser sur le sol. Quatre autres ont été contraints d'atterrir dans des parcs. Au cours d'un engagement aérien, une formation de huit appareils ennemis qui ont abattu deux avions adversaires et ont contrainct un troisième à atterrir dans un champ, ont été détruits au sol.

« L'armée sans discipline n'est pas une armée, mais une horde sauvage et démoralisée. Les troupes révolutionnaires, qui accomplissent en toute conscience leur devoir envers la Patrie, ne voudront pas devenir cette horde. »

« Vive l'armée révolutionnaire ! Vive la Russie ! » (Radio.)

Minsk, 23 avril. — Au congrès des délégués de toutes les armées du front ouest, qui poursuit ses travaux, l'ancien député socialiste de la Douma M. Tseretelli a prononcé un discours dans lequel il a dit qu'une paix séparée serait pour la Russie une catastrophe irréparable.

Cette déclaration a été accueillie par les applaudissements frénétiques de toute l'assemblée, qui a enlaidé la Marseillaise. — (Havas.)

M. ALBERT THOMAS A PETROGRAD

PETROGRAD, 23 avril. — M. Paléologue, ambassadeur de France, a donné un dîner en l'honneur de M. Albert Thomas, ministre de l'Armement, qui vient d'arriver ici.

Les ministres des Affaires étrangères, des Finances, du Commerce, le général Janin et le personnel de l'ambassade étaient au nombre des convives. — (Havas.)

L'OFFENSIVE BRITANNIQUE NOS ALLIÉS ENLÈVENT deux villages

En une journée, 25 avions allemands et 7 drachens abattus; plus de mille prisonniers ont été faits.

25 HEURES (Officiel). — La lutte s'est poursuivie sans interruption aujourd'hui sur les deux rives de la Scarpe, où nous nous sommes emparés d'une importante position ennemie. Les opérations de la journée se signalent par le nombre et la violence des contre-attaques allemandes qui ont coûté de lourdes pertes aux assaillants. Le village de Gavrelle est tombé entre nos mains, en même temps que ses organisations défensives s'étendant à plus de trois kilomètres et demi au sud jusqu'au cimetière de Reux.

Sur la rive droite de la Scarpe, nous avons effectué une progression sur un large front au sud et à l'est de Monchy-lez-Preaux et avons enterré le village de Guémappe.

Les prisonniers faits dans la journée ne sont pas encore dénombrés, mais leur chiffre est certainement fort supérieur à mille.

Une avance a été également effectuée vers la Souchez, au sud-ouest de Lens.

L'activité aérienne qui a été très grande hier a permis à nos pilotes d'obtenir d'importants succès. Six avions allemands, abattus au cours de combats aériens, sont venus s'écraser sur le sol. Quatre autres ont été contraints d'atterrir dans des parcs. Au cours d'un engagement aérien, une formation de huit appareils ennemis qui ont abattu deux avions adversaires et ont contrainct un troisième à atterrir dans un champ, ont été détruits au sol.

« L'armée sans discipline n'est pas une armée, mais une horde sauvage et démoralisée. Les troupes révolutionnaires, qui accomplissent en toute conscience leur devoir envers la Patrie, ne voudront pas devenir cette horde. »

« Vive l'armée révolutionnaire ! Vive la Russie ! » (Radio.)

PERTE D'UN DIRIGEABLE ANGLAIS

LONDRES, 23 avril. — (Communiqué officiel de l'Amirauté). — Un dirigeable anglais a quitté, samedi matin, sa base située sur la Côte Est et n'est pas rentré. Les renseignements reçus signalent qu'un dirigeable a été vu tombant en flammes dans le détroit du Pas-de-Calais, samedi, vers midi. Un avion en hydravion a été aperçu dans le voisinage peu de temps avant l'accident.

On croit que l'hydravion anglais manquait à être détruit par un appareil ennemi.

L'OFFENSIVE CONTRE L'ITALIE SERAIT ABANDONNÉE

Rome, 23 avril. — Suivant une information parvenue au *Corriere d'Italia*, l'Austro-Hongrie, à la pression de l'état-major allemand, aurait définitivement renoncé à la « Strafexpedition » contre l'Italie. (Radio.)

Ce que l'on dit à l'étranger

L'OFFENSIVE FRANÇAISE

La Gazette de Cologne :

Nous avons toujours reconnu la bravoure des troupes françaises, la violence de leurs attaques et leur habileté à se servir du terrain d'assaut.

La Gazette de Francfort :

Les Français ont fait quelques prisonniers et pris de l'artillerie, mais notre état-major a déclaré que l'opération n'est pas une grande bataille défensive, de conserver telle ou telle localité ou d'abandonner du matériel, mais que son but suprême est de conserver des ressources en hommes afin de mener les troupes pour de nouvelles offensives.

LES TORPILLAGES D'S NAVIRES-HOPITAUX

La Gazette de Cologne :

De toutes les contradictions aux lois de la guerre, les attaques contre la Croix-Rouge constituent la plus facile et la plus criminelle.

Le gouvernement allemand a lui-même été obligé d'inventer des mensonges pour excuser ces forfaits.

La convention de La Haye donne nettement le pouvoir à tous les belligérants d'examiner les navires-hopitaux de l'ennemi, et si les Allemands avaient eu la moindre raison de croire que leurs navires étaient fondés, ils se seraient autorisés de ce droit de visite.

Leur manque de sincérité est démontré par le fait qu'ils n'ont jamais tenté de fournir les assertions qui servent de prétexte à leurs crimes.

La Westminster Gazette :

Les autorités britanniques semblent avoir cru que la menace de représailles ferait réfléchir l'ennemi. Cette menace n'a eu aucun effet.

Les attaques contre les navires sont au-dessus de tout reproche et nous serons dans une position beaucoup plus forte si nous faisons comprendre qu'une nation qui se respecte ne peut pas s'abaisser à des ruses du même genre.

Nous nous sentons très fiers d'apprendre que la même sollicitude a été montrée pour les blessés allemands et pour les nôtres. Voilà une nouvelle qui ne sera pas publiée en Allemagne.

L'Evening Standard :

Tant que l'organisme responsable des atrocités n'est pas complètement détruit, il ne peut exister ni confiance ni amitié entre les nations. C'est la principale raison pour laquelle la guerre doit continuer jusqu'à ce que l'Allemagne ait perdu l'autorité prussienne, soit exterminée ou rendue impuissante.

Il est oiseux de parler de sympathie pour le peuple allemand en condamnant les actes de son gouvernement.

Il est clair que tant que l'union entre le kaiser et le peuple existera, l'Allemagne doit être privée de tous les éléments de puissance et réduite à la position qu'elle a occupée pendant longtemps dans le système européen.

LA FRANCE NE CÈDE PAS SAINT-PIERRE ET MIQUELON

On nous communique la note suivante :

« Contrairement à certains bruits d'origine allemande qui ont circulé dans la presse allemande, la France ne pose aucune question de souveraineté sur les îles de Saint-Pierre et Miquelon en vue de leur rattachement à la colonie anglaise de Terre-Neuve. »

UN AVIATEUR AMÉRICAIN PORTÉ DISPARU

Le caporal-aviateur William-E. Dugan, de l'escadrille américaine qui combat sur notre front, n'a pas rejoint son point de départ depuis la dernière mission qui lui a été confiée. On craint qu'il ne soit tombé dans les lignes ennemies.

Entré dans l'aviation le 13 octobre 1915, ce pilote était renommé pour son sang-froid et son courage.

PASSAGE D'OFFICIERS GÉNÉRAUX DANS LA RÉSERVE

Les généraux et assimilés dont les noms suivent sont mis dans la section de réserve de l'état-major de l'armée :

Les généraux de division Balfourrier, Baré, Lanrezac, Joppé, Curé, de Villaret, Baumgarten, Tavernier, Alix, Sordel, Dubois, Valabrigue, Vidal, Mengin, Cornille, Clergerie, Chevalier, Véraud.

Les généraux de brigade de la Villette, Serpelle, de Beraucourt, Jacquot, Villos.

Les généraux de division des troupes coloniales Sutilion, Pneu, Gosset.

Les généraux de brigade des troupes coloniales Dain, Monlagnou.

Les médecins inspecteurs généraux Favier, Mignot.

ESPIONNE CONDAMNÉE aux travaux forcés à perpétuité

Emma-Gabrielle Fugé, modiste à Genève, 50 ans, comparait, hier, devant le troisième conseil de guerre sous l'inculpation d'espionnage et d'intelligence avec l'ennemi en Allemagne, en Suisse et en France.

Elle s'était introduite dans le camp retranché de Paris pour s'y procurer des renseignements touchant notre aviation militaire, notamment un raid que devait tenter l'aviateur Guynemer.

Les débats se sont déroulés dans le plus absolu huis clos.

Après réquisitoire du lieutenant Wattine et plaidoirie de M^{re} Anguier, commis d'office, Emma Fugé, bénéficiant de l'admission de circonstances atténuantes, a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

La Bourse de Paris

DU 23 AVRIL 1917

En dépit de quelques nouvelles spéculations dans un certain nombre de compartiments, le marché conserve une allure très saine. Au parquet, nos rentes reprennent, sans leur clôture de samedi dernier, le 3 0/0 à 67,75, le 4 0/0 à 88,90. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure est en reprise à 101,55, tandis que les Russes témoignent d'une certaine hésitation. C'est toujours le calme qui domine du côté des établissements de crédit, grands chemins français diversément traités, un peu plus lourds dans l'ensemble. Lignes espagnoles, soutenues. Aux cupules, le Rio, courtisé de 5, s'est traité à 1.780.

En Banque, les sautechouilles reprennent leur marche ascendante; par contre, les industriels restent assez indifférents, quelques brèves.

CHANGES

Londres, 23 1/2; Suisse, 111; Amsterdam, 233; Petrograd, 164; New-York, 570; Italie, 22 1/2; Barcelone, 60.

UN DRAME AMÉRICAIN

PAR MAURICE VAUCAIRE

Un camp de chercheurs dans les montagnes de la Sierra californienne.
Personnages : la pure LORNA, la vindicative HARRY FINDOW, shérif, et le beau JACKSON.

I. — LE CABARET

Lorna est la jeune et robuste cabaretière du camp, on la respecte, on la vénère. Elle est la sœur des mineurs, leur confidente, leur infirmière, leur écrivain public, leur maîtresse d'école, leur banquier. Dans un coin du cabaret, elle écrit la lettre que Trim envoie à sa mère, à-bas, en Écosse; elle se lève pour recevoir de Larkens la poudre d'or de sa paye. Elle pèse l'or, inscrit, et verse cette poudre dans un baril, avec le salaire des autres. Joe lui apporte des fleurs cueillies au bord d'un torrent. A diverses tables on joue au « pharaon », au « poker », on s'injurie, on se menace : aussitôt Lorna s'approche des joueurs et tout s'apaise.

Un homme vient d'entrer, c'est Harry Findow, le shérif, le délégué des mineurs, le trait d'union entre le camp et l'autorité. Coiffé d'un éternel tube, cravaté haut, redingote, pantalon collant et bottes à revers. Il vient présenter ses hommages à Lorna qu'il voudrait épouser.

FINDOW. — Je t'aime tant, Lorna ! LORNA (souriante et indifférente). — Taisez-vous !

FINDOW. — J'ai mille dollars de dot, un acompte de cent si tu m'embrasses.

LORNA. — Monsieur le shérif, vous êtes risible...

Le shérif va boire à l'écart, roulant des yeux jaloux; il observe.

Dehors, contre la baraque, un cavalier saute à terre, attache sa bête à un anneau et demande à boire. Nul ne le connaît au camp, c'est un voyageur. Lorna le sert. Elle a un mouvement de surprise, comme si elle le connaissait; mais elle se domine vite...

LORNA. — Salut à l'étranger ! JACKSON (en réprimant également un mouvement de stupor). — Du whisky et un soda, s'il vous plaît ?

LORNA. — Vous vous souvenez de moi ? JACKSON. — Sûrement.

LORNA. — Vous m'avez offert un jour un râteau de jais et des bruyères.

JACKSON. — Il y a trois mois, dans le sentier qui mène à Monterey.

FINDOW (étonné de ne plus voir la jeune fille à son comptoir, il est sorti. Il dévisage l'inconnu et s'approche de lui).

— Que venez-vous faire chez nous ? JACKSON. — Mon nom est Jackson, je viens de Sacramento, laissez-moi en paix !

FINDOW (en ouvrant toute grande la porte du cabaret et appelant les camarades). — Amis, un étranger refuse de nous dire ce qu'il vient faire dans notre camp.

Les mineurs entourent Jackson, grognent des imprécations... Lorna les arrête d'un geste impératif.

LORNA. — Je réponds de cet homme. L'intervention de Lorna a calmé les chercheurs d'or qui s'approchent cordialement du voyageur.

II. — LA CABANE DE LORNA

Le même soir, dans sa cabane, Lorna dresse le couvert avec ses serviteurs peaux-rouges : Billy et Wowkie; elle a invité Jackson à souper.

Un temps de chien. La neige entre par raies dans la chambre...

Jackson apparaît, son falot à la main, on soupe et la causerie est douce... C'est lui qu'elle épousera, il tiendra le cabaret avec elle... La jeune fille songe alors à ses parents chéris qui tenaient aussi un auberge, jadis, au Soledad.

LORNA. — Ils s'aimaient tant ! Ah ! Je chérirai mon époux comme ma mère chérissait le sien.

JACKSON. — Moi, je vous ai tout de suite aimée, il me semble que je rêve.

Mais la tempête augmente, Lorna ne peut laisser partir son convive.

LORNA. — Vous coucherez dans l'alcôve et moi je m'envelopperai dans un peu d'ours.

JACKSON. — Non, je ne veux pas. LORNA. — J'y suis accoutumée.

Jackson paraît inquiet. Il retire son revolver de sa gaine et le dépose près de son lit... Lorna baisse la mèche de la lampe. Ils s'endorment...

On appelle au dehors : Hello ! Hello ! C'est Findow, le shérif et quelques-uns du camp. Ils viennent prévenir Lorna que l'inconnu de tout à l'heure n'est autre que le fameux bandit Rodriguez dont la tête est mise à prix.

LORNA. — Il n'est pas ici... Findow remonte la mèche et, à la clarté de la lampe, lui montre le portrait de l'individu au bras de sa fiancée Nina.

(Lorna rit nerveusement.)

FINDOW. — Nous veillons à cent pas de ta demeure. Bonne nuit !

LORNA. — Bonne nuit !

A peine Findow et ses gens sont-ils partis...

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

LORNA (méprisante et révoltée).

UNE enveloppe jaune. Ecriture impersonnelle. Je la déchire sans curiosité. J'y trouve un imprimé. Quel commerçant dépense, en ce temps-ci, trois sous pour m'envoyer un prospectus ? Ça s'appelle... Tiens ! tiens ! ça s'appelle la « Guerre de revanche. » Et voici le sous-titre : « Assez de belles paroles et d'artificieuses fictions. Venons aux faits. Parlons clair et net. »

Bon. C'est un placard pacifiste. On va me dire que c'est nous qui avons voulu la guerre. En effet, on me le dit dès la première ligne. C'est nous. Depuis dix ans, « nous menions une politique de menace contre la sécurité de l'empire allemand, bien entendu en masquant habilement nos véritables visées au gros public français. »

En masquant nos visées au public ? Quel est ce charabia ? Ce n'est pas un Français qui écrit cela. Un Français eût mis : « en dissimulant nos intentions », ou bien : « en cachant notre but. »

Et plus loin : « Nous avons voulu feindre d'ignorer... » Feindre d'ignorer, heur professor !

Et : « Pour mieux dissimuler encore un peu plus notre politique... »

Et : « Des mois et des mois se succèdent, emportant chaque jour... » Non, les mois n'emportent rien chaque jour. En France, les mois n'emportent qu'en trente jours.

Et : « Nous voulons dire au pays les choses telles qu'elles sont. On nous l'empêche. Nos gouvernants « nous étranglent la voix. »

Etc., etc. A chaque détour de phrase surgit un germanisme qu'on est d'ailleurs heureux d'y trouver. Il est en effet agréable que ce ne soit pas un Français qui nous écrive de pareilles sornettes.

Mais vous voyez que les Allemands continuent d'entretenir en France des agents et des espions, qu'ils sont capables de faire glisser sous nos portes des imprimés, qu'il y a quelque part un caissier qui paie les timbres, et qu'enfin il faut nous méfier.

Bien sûr, ils ne sont pas toujours très adroits, et ils ne savent pas toujours aussi bien le français qu'ils se l'imaginent. Ils me rappellent, ces propagandistes, un jeune Silésien qui, venu à Paris pour y apprendre notre langue, se désolait d'entendre tant de mots d'argot qui n'étaient pas dans son dictionnaire.

Un jour, je le vis arriver triomphant.

— Je commence maintenant, me dit-il, à le savoir, votre argot. Je sais que parapluié, c'est pépin.

Je ne doute pas qu'il n'ait fait quelques progrès depuis ce temps-là, et que pépin ne lui semble plus le fin du fin de l'argot. Mais je sais bien qu'on pourra toujours le reconnaître à un petit bout d'oreille carrée, et à quelque intonation gutturale. Il nous suffira de regarder soigneusement et d'écouter avec attention. Encore le faut-il.

Louis LATZARUS.

Un précédent

En juin 1793, la section de l'Homme armé jura, à l'unanimité, de s'abstenir de viande pendant six semaines, dans un but d'économie patriotique.

Chauvigné déclara à la Commune : « Ce carême républicain devra durer six semaines, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du 1^{er} août, jour de la Pâque républicaine. »

Le 3 ventôse an II (21 février 1794) Barère demanda à la Convention qu'il soit ordonné aux citoyens de jeûner pour la Liberté. Legendre réclama un décret pour instituer ce jeûne, mais Cambon préféra qu'on laisse l'initiative individuelle s'exercer à ce sujet.

Notre ministre du Ravitaillement avait le choix entre les grands ancêtres. Hélas ! il semble qu'il penche pour Legendre.

La garde nationale américaine

Il ne rappelle que de très loin le garde national français de jadis. Son uniforme est moins reluisant et ne se prête à guère aux couplets d'opérettes, mais il est certes plus pratique et répond mieux aux exigences de la guerre moderne.

Le « national guardsman » est le soldat des Etats-Unis qui, demain, se battra à côté des nôtres. Le voici, de face et de dos, avec son nouvel équipement qui, sous un volume

très réduit, comprend quantité de choses. En plus de ses armes, il porte, en effet : une couverture, un sac, une cartouchière,



Le nouvel équipement de guerre américain

une petite casquette, un plai, une assiette, un couteau, une fourchette, une cuillère, des piquets de tente, un sac caoutchouté pour la nuit et différents outils.

PETITS COMMUNIQUES

TÊTE-A-GIFLES. — C'est lui qui, le premier, a dit :

— On les aura ! nous tiendrons dix ans s'il le faut !

Et il a repris de la dinde, et il a vidé son verre, où scintillait le rubis d'un pommard. Dans la cheminée, une grosse bûche allongeait sa langue flavescente...

— Comment ! fait-il à son neveu, pas de croix de guerre ? Je vais te faire honte, avec mes palmes !

Le « poilu d'en-dessous » a « ses sept jours ». Il le rencontre sur le palier, et s'exclame :

— Encore en permission ? Et il ajoute :

— Moi, mon cher, depuis la guerre, je n'ai pas pris ça de vacances !

To et Lotte. — On peut aborder le chapitre des restrictions devant To et Lotte : ils savent. Déjà, ils avaient remarqué que le jeudi était « un jour sans leçons » et qu'il y avait des « jours sans papa ».

Lotte explique volontiers la crise du sucre :

— Voilà : j'ai donné un sucrose à Toby, alors maman a eu une crise !

Maman — c'est l'heure du goûter — offre un gâteau à chacun. Et elle fait observer que c'est le dernier, puisque les pâtisseries ferment...

To considère la tartelette, qui le regarde avec ses yeux de pistache, et soupire :

— Si tu crois que c'est avec ça qu'on va tenir jusqu'au bout ! — MARCEL ARNAC

Connais-toi

Au coin de la place de l'Opéra et du boulevard, un des stratégues qui dirigent les bulletins militaires a une revue d'ordonnance devant un sergent et un caporal auxiliaires, qui l'écoutent en dormant, comme il convient, de fréquentes marques d'approbation.

Le général n'est pas content. On a trop parlé à son gré de l'offensive; il craint que ces indiscrétions ne soient pour quelque chose dans la difficulté des opérations :

— On devrait se taire ou, tout au moins, être sobre de paroles, proclame-t-il assez haut pour que tous les passants l'entendent.

Et, sur le même ton claironnant, il continue :

— Mais, ici, on ne peut rien garder pour soi. Aujourd'hui encore, n'ai-je pas appris, malgré moi, que le général M... va, demain, attaquer à R... ; que le ... corps est actuellement en ligne à S... ; que les troupes de T... sont dirigées sur N... ?

Des gens, intéressés, commencent à se rassembler. Ce que voyant, le caporal auxiliaire de dire respectueusement au « général » :

— Mon général, vous ne croyez pas que nous parlons trop fort ?

Ils n'ont pas changé

On connaît le beau tableau d'Aiphonse de Neuville, *Défense du Bourget*, qui constitue un émouvant commentaire au rapport du général Ducrot sur cette journée du 30 octobre 1870 :

« Dans l'église du village, huit officiers

A PLUS FORTE RAISON...

par W.-H. Walker



— Puisque celui-là a sauté, vous ne voudriez pas rester là !...

(Life)

Sors de là, sors de là, et va-t'en ! Tu venais pour me voler la clef du cabaret et emporter le baril de poudre d'or.

JACKSON. — Non... Je ne suis plus un voleur. Je ne me défends pas d'être né vagabond, hélas ! Mais je vous ai vu, j'ai revu qu'on pouvait se marier, racheter le passé par une vie de travail et d'amour... Vous croyez que je phrase pour obtenir mon pardon ; c'est bien, je pars.

LORNA. — Ils vont vous tuer, c'est sûr, mais que m'importe ! Puisque vous étiez le fiancé d'une autre...

JACKSON. — Adieu !

Des coups de feu, la chute d'un corps contre la porte...

Lorna ouvre, attire Jackson qui est gravement blessé. Elle décroche l'échelle de la soupente, y pousse le bandit qui monte péniblement, courbé en deux...

Puis elle raccroche en hâte...

Le shérif est déjà là. Sévère et impétueux, il explore.

Une goutte de sang, une autre goutte rouge, plusieurs gouttes encore tombent sur la main de Findow. Il regarde le plafond, puis s'élance avec des cris de haine et de joie.

L'échelle est vite appuyée au grenier. Avec un effort suprême, Jackson descend ;

Lorna le traîne, le fait asseoir, la tête de Jackson retombe d'épuisement sur la table ; il est évanoui.

LORNA (s'approche du shérif et, les yeux dans les yeux, la voix sèche). — Parions avec franchise et vite. Qui êtes-vous, Findow ? un joueur... et Jackson ? un bandit... Moi ? Patronne d'auberge. Je vends des boissons qui tuent. Donc, tous semblables ! Tantôt, vous demandiez une réponse à cet amour qui vous rongé. Eh bien ! voici : cet homme est à vous ainsi que ma vie. Voulez-vous jouer nos deux têtes, sur un coup de cartes ? Si je gagne, il est à moi... si vous gagnez je vous l'abandonne et je vous épouse.

Findow. — Soit !

Lorna triche et gagne. Le shérif se drape dans sa cape et sort, tandis que Lorna embrasse le front inerte de Jackson.

L'ATEUR (presque invisible, dans la salle de théâtre mal éclairée). — Recommencez-moi tout ça... Vous êtes archi-mauvais ! Nous répéterons jusqu'à deux heures du matin, s'il le faut... Vous n'avez pas l'air de vous douter que nous passons demain.

Maurice VAUCAIRE.

L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de guerre en Allemagne

VI TRIBULATIONS (Suite.)

De là nous allâmes chez la femme de Menard qui habitait avec sa mère.

Cette dernière était propriétaire d'un établissement qui tenait le milieu entre la pension de famille et l'hôtel. Nous nous y reposâmes un long moment. Menard écouta patiemment les jérémiades de sa belle-mère. Il me dit plus tard que celle-ci était désespérée parce qu'elle ne trouvait pas de quoi nourrir ses pensionnaires. Faute de pain, de beurre, de lait, de viande, d'œufs, de graisse, elle devait les soumettre à un régime mixte de poisson et de pommes de terre. Et, comme elle n'avait presque rien pour assaisonner tout cela, les plats étaient insipides et peu substantiels et leur apparition sur la table déterminait le matin et le soir de véritables orages.

Nous traversâmes des temps bien durs, soupira Menard, quand, tout en allant à la « Direction du district » il me raconta les malheurs de sa belle-mère. Et le pis est que cette maudite guerre semble ne devoir jamais finir !

Nous entrâmes à la « Direction du district » qui est installée dans un immeuble attenant à la prison. Menard expliqua à un fonctionnaire qui se trouvait là que j'étais un Espagnol détenu pendant de longs mois par erreur et que je regagnais mon pays.

— Un Espagnol ? répondit le fonctionnaire en me regardant avec curiosité. Eh bien ! qu'on le mette au cachot !

Je fus stupéfait, quand Menard me traduisit cet ordre. Je protestai, je dis qu'on devait me permettre de quitter Dresde et de prendre le chemin de la Suisse ; je demandai où était le consul d'Espagne. Tout fut inutile et je dus me résigner et me laisser enfermer dans une cellule.

Heureusement, on ne me prit ni mes papiers, ni mes vivres, car Menard dit que je n'avais rien de suspect sur moi et on le crut sur parole.

A cinq heures de l'après-midi, on me tira de mon cachot pour me conduire à une sorte de bureau où un employé, qui parlait français, m'interrogea longuement.

Je lui dis que je voulais voir Menard. Il me répondit que Menard était reparti pour Gross-Poritsch.

— Sans me dire au revoir ? dis-je candide.

Mon étonnement lui parut extraordinaire.

— Les formules de politesse ne sont pas d'usage entre les prisonniers et leurs gardiens, me répliqua-t-il.

Hélas ! je ne le savais que trop.

Après avoir réfléchi, ce fonctionnaire s'arrêta à cette décision provisoire :

— C'est aujourd'hui samedi, me dit-il ; demain, c'est dimanche, jour où on ne peut rien faire. Lundi je demanderai des ordres. En attendant, vous resterez au cachot.

Une violente indignation s'empara de moi. Comment, je croyais que le dimanche je serais déjà hors d'Allemagne ! Et voilà qu'on m'emprisonnait de nouveau ! Pour combien de temps encore ?

Voyant que l'on ne me donnait pas à manger, j'enlaidis mon pain et mes conserves. J'appelai le geôlier et lui dis que je n'étais pas un prisonnier, mais un étranger qui retournait dans son pays. Je suppose qu'il ne me comprit point, car il m'écula la bouche bée. Il s'en alla et au bout d'un moment revint et m'indiqua par signes que je pouvais me promener dans un long couloir sur lequel donnaient les portes de plusieurs cachots. J'observai que cette prison était mixte, c'est-à-dire qu'il s'y trouvait des prisonniers des deux sexes.

Le dimanche matin, le geôlier m'apporta une écuelle de soupe, bien plus mauvaise que celle de Gross-Poritsch. Elle se composait d'un bouillon visqueux, ou nageaient quelques morceaux de pommes de terre non pelées et quelques grains de riz. Naturellement, je ne voulus pas goûter à ce plat et me rejetai sur mes conserves.

Le lundi matin 3 juillet, on m'envoya au consulat d'Espagne, accompagné d'un policier en civil armé d'un grand bâton ; je crois qu'il avait aussi un revolver. Il me regardait avec méfiance. Moi, qui n'avais pas l'intention de m'échapper, j'observais avec calme ses gestes de chien de garde.

Je fus reçu par le secrétaire du consul qui me dit qu'il attendait des ordres à mon sujet.

Je me plaignis à lui d'avoir été mis en prison. Il me donna raison et dit qu'on m'envoyait à un hôtel en attendant que les frais de mon séjour seraient payés par le consulat. Mais le policier s'y refusa, sous le prétexte qu'il avait ordre de me reconduire à la prison.

Tout ce que le secrétaire du consul et moi pûmes obtenir de lui, ce fut qu'il informât ses supérieurs que, s'ils me mettaient en liberté, le consulat prendrait à sa charge mon entretien.

Mais les fonctionnaires de la « Direction du district » n'entendirent pas de cette oreille-là. Ils dirent qu'à la prison je serais sûr en sûreté, et j'y demeurai enfermé jusqu'au 7. Ce jour-là on m'en fit sortir pour me conduire de nouveau au consulat.

(A suivre.)

Valentin TORRAS.

(Voir Excelsior depuis le 1^{er} avril.)

LES LIVRES

LETTERES A UNE DAME BLANCHE, par Maurice Donnay, de l'Académie française.

Félicitait-on M. Ingres sur un de ses tableaux, le maître de Montauban reniflait l'air avec mauvaise humeur. « Peuh ! grognait-il, qu'est-ce ? Evidemment, je suis pauvre en crayon et manier un pinceau. Mais que ma peinture est pâle auprès de ma musique ! C'est l'archet à la main qu'il fait bon me voir. M'avez-vous entendu jouer du violon ? Le ciel m'a superbement doué pour cet instrument. La peinture, l'Odalisque, l'Apothéose d'Homère... chansons ! »

Comme le père Ingres, nous sommes tous assés de quelque marotte folote ; nous avons tous notre truc. Et Maurice Donnay a le sien comme tout le monde. Son violon d'Ingres.



M. MAURICE DONNAY CHEZ LUI

c'est le journalisme. Dramaturge applaudi, l'auteur voluptueux d'*Amants*, du *Retour de Jérusalem* a pris du service dans la compagnie des enfants perdus, des tympans d'actualité, des bombycins de fastes éphémères... Cet excellent ouvrier en choses durables, méditées et bien ordonnées, ses sang et eau à contrefaire le badin, l'improvisateur, le touche-à-tout. Il se donne un mal de chien à faire un autre métier que celui qui l'honore.

Son erreur est touchante et commune. Il n'est académicien qui, ayant franchi le pont de l'immortalité, ne se croie investi d'une miraculeuse omiscience. Catalogué dans telle rubrique, il faut qu'il s'en évade. Comme un bleu, il sautera le mur de la gloire. En habit vert persillé d'argent, notre illustre éprouvera la plus juvénile des voluptés à chiffonner, du bout de son épée académique, dans la fastidieuse poubelle de l'actualité.

Le singulier, c'est qu'à l'encontre des professionnels qui ne pensent plus à un article écrit, mais à celui qu'il faut écrire, les extras du journalisme poussent jusqu'à l'idolâtrie leur amour paternel pour les noms bien faits de leurs enfants. Périmés, quand tout le monde, hormis eux, les a oubliés, ils les rallient, ils les impriment. Ces bluettes doivent aller, avec leurs œuvres complètes, à la plus lointaine postérité.

Cette affection disproportionnée prouverait à elle seule combien ces célèbres contrefacteurs sont incapables de solliciter le fait du jour. Qu'est-ce en effet, qu'un article de journal, un bon article s'entend ? Un boniment, un plaidoyer : « Prenez mon ours, bonnes gens ! Voici mon opinion, et je la partage ! » Et dites-moi quel plaidoyer peut-on relire, après l'audience et la verdict ? Improvisés sous le fouet d'actualité, les meilleurs articles de journaux, les plus brillants, les plus étonnantes, les plus actuels, les plus efficaces sont aussi les plus fragiles. Que reste-t-il du plus opulent feu d'artifice après le flamboiement crépitant des soleils, fusées, girandoles, chandelles romaines...

Rien qu'une maussade carcasse noire dans la nuit noire. O vanité ! Quel plus roide métier que celui des Sisyphe du journalisme, condamnés à rouler sans relâche du bas de la pente au sommet, pour la voir retomber à l'instant, la grosse pierre infernale de l'actualité ! Qui dira pourquoi tant de gens notoires occupent leurs loisirs à le faire... et à le contre-faire ?

LA PHYSIONOMIE HUMAINE comparée à LA PHYSIONOMIE DES ANIMAUX, d'après les dessins de Lebrun. Reproductions accompagnées de réflexions et menus propos, par Lucien Métiol.

Le très spirituel, le très actuel artiste Lucien Métiol réédite et commente un curieux album de dessins de Lebrun, le peintre ordinaire du Roi-Soleil. La physionomie humaine



LA RESSEMBLANCE AVEC LE LION (D'après Lebrun.)

est comparée à celle des animaux. Par une série de croquis, habilement sollicités dans le sein de l'ironie, l'auteur des *Batailles d'Alexandre* s'efforce de prouver que chaque type de la comédie humaine dérive incontestablement d'un type de la ménagerie ou de la basse-cour. Le sublime et divin profil de l'homme, ce front qui recèle une cervelle métaphysique, ces yeux qui scrutent le ciel, ne sont que l'épanouissement, ou le caricature, comme on voudra, d'un type animal correspondant. Ainsi, la moue de l'homme irrité, l'apparence au lion, roi maussade du désert. Avec ses traits massifs et son regard pesant et opaque, le sot reproduit les traits du bouf. C'est le porc que l'on discerne dans ceux du glouton... Il n'est que d'avoir l'œil ironique et malveillant.

Cette méthode, déjà ancienne au temps de

l'illustre Vinci, est précisément celle du prince de nos sculpteurs. Notre ami Rodin, quand il commence un buste, observe attentivement le visage du modèle. J'allais écrire du ressemblance avec une bête... oui, avec une bête. J'en suis très fâché pour les illustres personnalités qui posent devant lui. A Clemenceau, par exemple, il découvre un faux air — ou un vrai — de bouledogue ; Falguère, dont il fit un buste éloquent, le faisait songer à un jeune taureau ; le poète célèbre qui mit à la scène et *Cyrano* et *L'Amant* lui fait l'effet — ô surprise — d'un petit chien épagneul ; le journaliste, d'une cigogne...

C'est grâce à ce procédé, à cette sollicitation géniale vers la bestialité qu'il arrive à accentuer la glaïse et à lui imposer, sous un pinceau créateur et déformateur, un caractère puissant et agressif. Mais quel sculpteur découvrirait à son tour, dans le masque vénérable d'Auguste Rodin, quelque analogie avec un bipède ou un quadrupède, ailé ou velu, herbivore, frugivore ou carnivore ?

Ces fantaisies artistiques sont à rapprocher du fameux principe de Darwin : l'homme descend du singe. Comme toujours, la science est en retard sur l'art. Au témoignage de Vinci, de Lebrun, de Rodin, de Lucien Métiol, ce n'est pas seulement du singe que nous descendons, mais aussi du poisson, du serpent, de la tortue, de l'oiseau. Cette vérité était déjà reconnue depuis longtemps de Monsieur Tout le Monde. Non seulement dans la baine, mais encore dans l'amour, nous comparons volontiers à des bêtes les objets idolâtrés... l'émoi tant de petits loupes, petits chats, petits rats...

CONFITOU, roman par Gaston Leroux.

Le célèbre professeur Rauceux-Desmarest est grandement inquiet depuis la guerre. Sa femme, une Allemande, une Dresdoise, n'est-elle pas une espionne ? Et son fils, le petit Confitou, ainsi nommé à cause de sa passion pour les confitures en général, et la confiture de groseille, en particulier, n'a-t-il pas, comme sa mère, une petite âme naissante de Boche ? Non ! non, Desmarest, votre fils est digne de vous. Confitou est un héros ; d'ailleurs, il désertera le foyer conjugal ; le brave même tuera son oncle, le méchant et perfide von Bohn. Embrassez Confitou, lavez ses petites mains ensanglantées et donnez-lui à satiété de la confiture de groseille. Tue Dieu ! il l'a bien mérité !

JEAN-JACQUES BROUSSON.

Le traitement des blessures de guerre

Pendant la séance d'hier, à l'Académie des sciences, une très importante communication a été faite par le professeur Vincent.

Il s'agissait du traitement de l'infection causée par la bactérie pyocyanique, qui sévit à l'état épidémique dans quelques ambulances, malgré tous les efforts des chirurgiens. L'auteur, appliquant à cette infection le traitement des plaies de guerre qu'il a préconisé depuis 1894 et qui est depuis plusieurs mois déjà employé sur le front, a montré l'efficacité de la méthode. Il estime indispensable de baigner à la solution d'iode les lésions de la plaie, puis de la plaie jusqu'à la limite qu'atteindra sur la peau saine le pansement aseptique.

M. Vincent conseille de saupoudrer largement les blessures atteintes avec sa poudre à l'hyposulfite de chaux au dixième. En outre, comme les plaies peuvent subir la contagion à l'œuvre, le pansement, il estime indispensable de baigner à la solution d'iode les lésions de la plaie, puis de la plaie jusqu'à la limite qu'atteindra sur la peau saine le pansement aseptique.

Ainsi traitées, les blessures infectées par la bactérie pyocyanique se guérissent en deux jours, souvent en 24 heures.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Femmes qui souffrez

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarite, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incommensurable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE d'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, essayez tous les traitements sans résultat que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence d'Abbé Soury.

La Jouvence d'Abbé Soury c'est le salut de la Femme.

FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins ; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, de Vertiges, d'Étourdissements, de Varices, d'Hémorroïdes, etc.

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez la Jouvence d'Abbé Soury qui vous guérira sûrement.

Le Flacon : 4 fr. dans toutes les Pharmacies ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 Flacons : 12 fr. expédition franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notre contenu renseignements gratuits) 294

LES THÉÂTRES

A L'OPÉRA-COMIQUE

Reprise du *ROI D'YS*, d'Edouard Lalo.

Quand, après l'incendie de la salle l'opéra, on annonce que M. Paravey s'était engagé vis-à-vis de Jules Ferry, en prenant la direction de l'Opéra-Comique, place du Châtelet, à monter le *Roi d'Ys* d'Edouard Lalo, ce fut une grande joie parmi tous les musiciens. En effet, nous connaissions les œuvres instrumentales de celui que chacun de nous considérait comme un maître, et nous savions la haute valeur de sa *Rhapsodie norvégienne*, de sa *Symphonie espagnole*, de ses *Concertos de violon*, de sa *Musique de*



Mlle MARTHE CHENAL (Phot. Félix.)

chambre, de ses mélodies... et tous, nous étions indignés en pensant que, depuis vingt ans, leur auteur frappait en vain à toutes les portes, même à celles du théâtre de Lille (sa ville natale), pour y faire recevoir l'opéra qu'il avait écrit sur le livret d'Edouard Blau.

La confiance en un succès vengeur était donc grande parmi nous, lorsque commençèrent les études de l'ouvrage. Peu à peu cependant cette confiance alla diminuant sans cesse, en entendant les bruits de coulisses nettement hostiles à la partition nouvelle. L'administrateur tenor Talazac, qui devait plus tard reconnaître loyalement son erreur et s'en amender auprès de l'auteur, ne dissimula pas, avec la plupart de ses camarades et avec de nombreux instrumentistes de l'orchestre, que l'on allait à un four noir ? Et le baryton Soulaireux, bien que ne faisant pas partie de la distribution ne déclarait-il pas à qui voulait l'entendre que ça n'aurait pas plus de trois représentations !

C'est pourquoi, en se rendant à la répétition générale du 6 mai 1898, bien rares étaient ceux qui osaient encore espérer... Mais dès la fin du premier acte, les physionomies changèrent du tout au tout. Les rumeurs de désastre, dont les sourires étaient significatifs avant le lever du rideau, commencèrent à faire un nez qui ne devait plus cesser de s'allonger jusqu'à la fin de la matinée et, quant aux autres, qui semblaient désolés à leur arrivée au théâtre, ils ne se gênaient nullement pour faire montre de leur heureuse surprise et d'une satisfaction qui, après s'être accrue de scène en scène, devait éclater en enthousiasme véritable après la *Noce d'Orléans* du 3^e acte, brossée d'acclamation.

Là, en effet, ce fut du délire et personne n'osa nous contredire quand nous énumérâmes l'avis qu'on repartirait, à la centième, des trois représentations promises par l'infatigable M. Soulaireux.

L'avenir devait nous donner raison. Effectivement le *Roi d'Ys* garda longtemps l'affiche et, quand il la quitta, ce fut chaque fois pour la reprendre ensuite, à telle enseigne qu'il y eut de beaux bénéfices qui furent dus à cette centième triomphale.

Et si aujourd'hui MM. Ghiesi et Isola ont renoué l'ouvrage dans des décors, dans un ballet et très réussis, je n'en suis pas moins sûr de le regretter. D'après ce qui se dit dans les coulisses, il est évident que ceux qui voient seulement le salut de l'art musical à travers des harmonies qui sont plus, à force d'être devenues dissimulées à l'extrême, et qui ont pour tout ce qui ressemble à une mélodie le plus pur effet, c'est évident, dis-je, que, pour ce côté, le *Roi d'Ys*, malgré ses merveilles considérables, ne peut offrir qu'un intérêt relatif. Mais comme la plupart des spectateurs se laissent emporter par les éblouissements d'un décor sans demander à l'auteur une harmonisation merveilleusement fortifiée et une orchestration qui, sous prétexte d'habileté, de couleur et de force, couvre sans cesse les voix, il y a des chances pour que le succès de cette dernière reprise se prolonge longtemps.

Quant aux aimés de faire valoir ces mélodies défectueuses (et dire que les directeurs ne pouvaient pas les faire valoir !) et ces réels merveilleusement défectueux, dans une forme si parfaite, MM. Ghiesi et Isola se sont adressés aux meilleurs artistes de leur troupe.

Mlle Favart est tout à fait exquise dans le rôle de Rozenn, où elle témoigne de merveilles vocales peu ordinaires. La belle Mlle Marthe Chenal (Margaret) est toujours

la grande artiste que chacun admire. Mal gré cela, je ne puis m'empêcher de regretter qu'on n'ait pas trouvé un bon mezzo-soprano pour contraster davantage avec l'organe de Rozenn et lui donner le relief voulu par le compositeur. M. Fontaine fait sonner superbement, à son habitude, ses notes élevées dans les passages héroïques de son rôle, dont il n'a pas négligé, par contre, les côtés doux et tendres. M. Albers se montre farouche et terrible à souhait dans son incarnation de Karnak.

Les chœurs eurent de bons moments, à côté de quelques défaillances, et quant à l'orchestre de M. Paul Vidal, il a remarquablement mis en lumière le coloris chevaleresque, poétique, amoureux et pittoresque de l'œuvre si touchante de Lalo.

Fernand LE BORNE.

Le baryton Battistini engagé à l'Opéra. — A la suite du grand succès remporté par le baryton Battistini, au cours des représentations italiennes, à l'Opéra, cet artiste vient d'être engagé par M. Rouché, pour chanter en novembre *Henry VIII*, de Saint-Saëns. M. Battistini jouera le rôle en français.

La santé de Mme Sarah Bernhardt. — On télégraphie de New-York, à la date du 23 avril, que Mme Sarah Bernhardt est aujourd'hui très gaie, et que l'on a le meilleur espoir de la sauver.

Les médecins déclarent qu'elle a passé une nuit excellente ; cependant, l'état général ne s'est pas suffisamment amélioré pour que l'on puisse encore considérer la guérison comme certaine.

Gaîté-Lyrique. — Le *Grand Mogol*, l'amusant opéra-comique de M. Audran, qui fut créé, on s'en souvient, à la Gaîté, a retrouvé l'éclatant succès qu'il avait obtenu dès la première représentation. Le rôle d'Imma, créé par Thuillier-Leloir, est maintenant chanté délicieusement par Mlle Jeanne Alstein, qui a comme excellents partenaires MM. Naudès, Leger-Delluyc, Dolne et Mlle Fallier.

Variétés. — C'est vendredi prochain, en soirée, qu'aura lieu la reprise de *Un Coup de Téléphone*, la joyeuse comédie de MM. Paul Gavault et Georges Berr, qui sera interprétée par MM. Gibard, Reschal, Peyrière, Mlle Saint-Bonnet, G. Williams, etc. et M. Max Dearly, dans le rôle de Serpente, qui compte parmi les meilleurs de l'incomparable fantaisiste. Ce soir, demain, et jeudi, matinée et soirée ; à dernières de *Le Roi de l'Air*.

Athènes. — La direction de l'Alhambra annonce d'une façon tout à fait irrévocable la répétition générale et la première représentation de son nouveau spectacle, *La Dame du Cinéma*, de MM. Nancey et Rioux, pour demain mercredi à 2 h. et à 8 heures.

Apollo. — C'est jeudi que ce théâtre donnera la répétition générale et la première, à deux heures, de *La Fiancée du Lieutenant*, l'opérette nouvelle de Francis Gony, musique de Henri Gombier fils ; cette opérette sera interprétée par Mariette Sully, Valentine Hanly, Clara Tambour, Victor du Pont, Alphonse Massart, Camus et Raoul Villot.

Trianon-Lyrique. — MM. les intéressés inscrits aux divers services du Trianon-Lyrique seront reçus ce soir mardi, au contrôle, à la représentation de *Rip*, avec Miles Maud Samson, Sami Lancy, Dintary, MM. Charol, Borel, Joss Théry et Paul Sami.

Bienfaisance et solidarité. — La grande manifestation au profit des malades tuberculeux aura lieu vendredi prochain, à l'Opéra-Comique, avec les concours du grand artiste italien Titta Ruffo, qui jouera le fameux rôle de Tonio dans *Puillasse* et chantera plusieurs romances italiennes, ainsi que la *Mazurka*. M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, prononcera une allocution.

Ce soir :
Opéra, relâche ; jeudi, 7 h. 30, *Aida*.
Th. Français, 8 h., les *Affaires sont les affaires*.
Opéra-Comique, jeudi, 8 h., la *Tosca*.
Odéon, 7 h. 45, les *Bouffons*.
Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les *Nouveaux Riches*.
Variétés (Gul. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, le *Roi de l'Air*.
Gymnase, 8 h. 15, la *Volonté de l'homme*.
Antoine, mardi, mercredi, 8 h., le *Marchand de Venise* ; jeudi 2 jours suiv., M. Beverley.
Renaissance, 8 h., le *Minaret*.
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Trianon-Lyrique, 8 h., *Rip*.
Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, la *Jouissance de Louis XIV*.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *L'Alibi*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, le *Nouveau Scandale* au Monte-Carlo.
Réjane, 8 h., *Madame Sans-Gêne*.
Gaieté, 7 h. 30, *Dark*, *Les chiens policiers*.
Athènes, relâche ; mercredi, 2 h., la *Dame du Cinéma*.

Apollo (Central 72-21), jeudi, 2 h., la Fiancée du Lieutenant.

Cluny, 8 h. 30 (Jeudis, samedis et dimanches), la Châtelaine anglaise.

Capucines (Tél. Gul. 56-40), 8 h. 30, Où camp-t-on ? Aux Capucines ; revue ; Premier succès.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit ou le Dérailé.

Grand-Guignol, 8 h. 30, les Nuits du Hampton (Clay).

Th. Michel, jeudi, 8 h. 15, Carmélite.

Scala, 8 h. 15, le Bûcher de l'Inferno.

MUSIC-HALLS

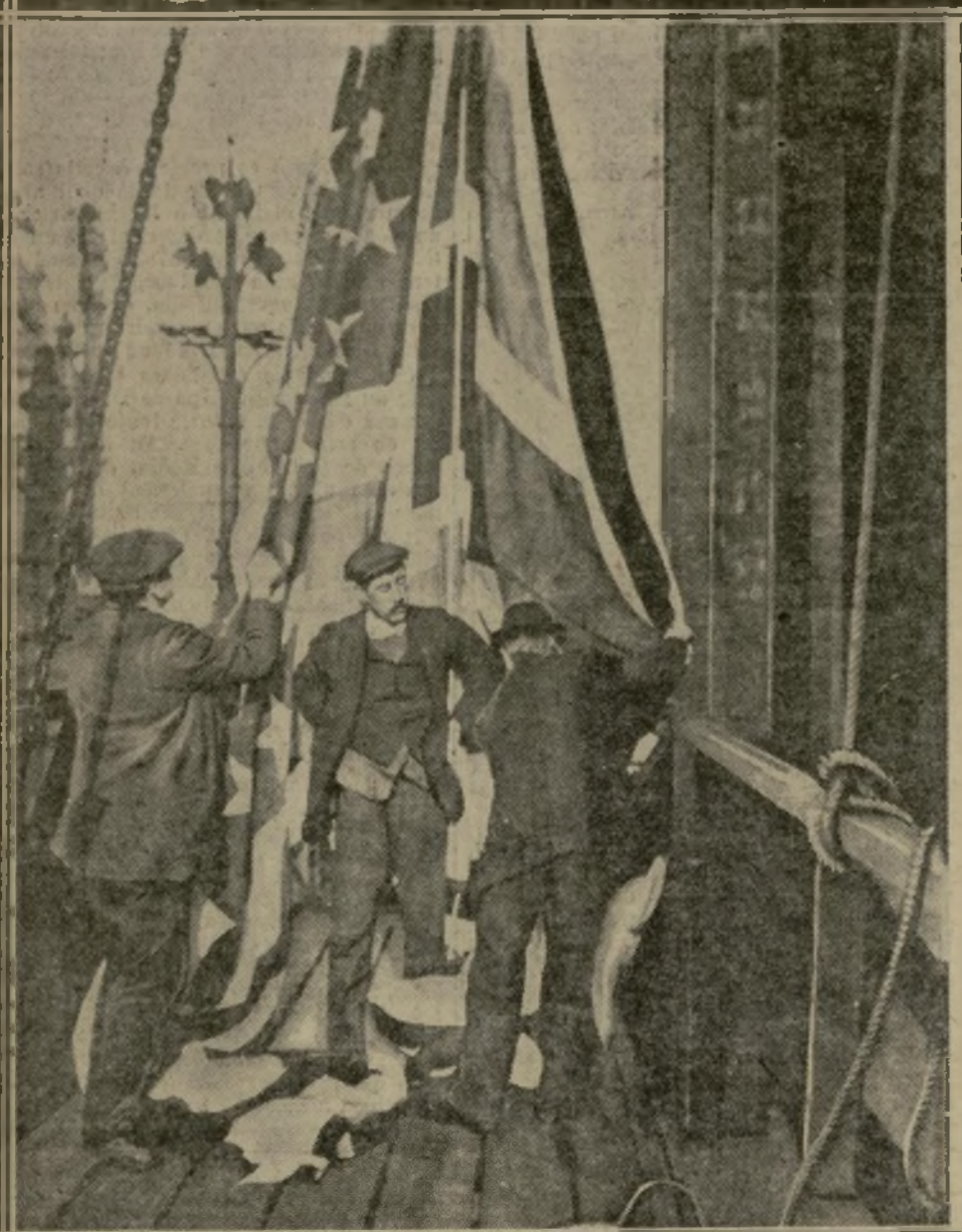
Olympia, 8 h. 30, Vedettes et Attractions.

ANNONCEURS !...

Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — Profitez-en...

EXCELSIOR**LA PUBLICITÉ**

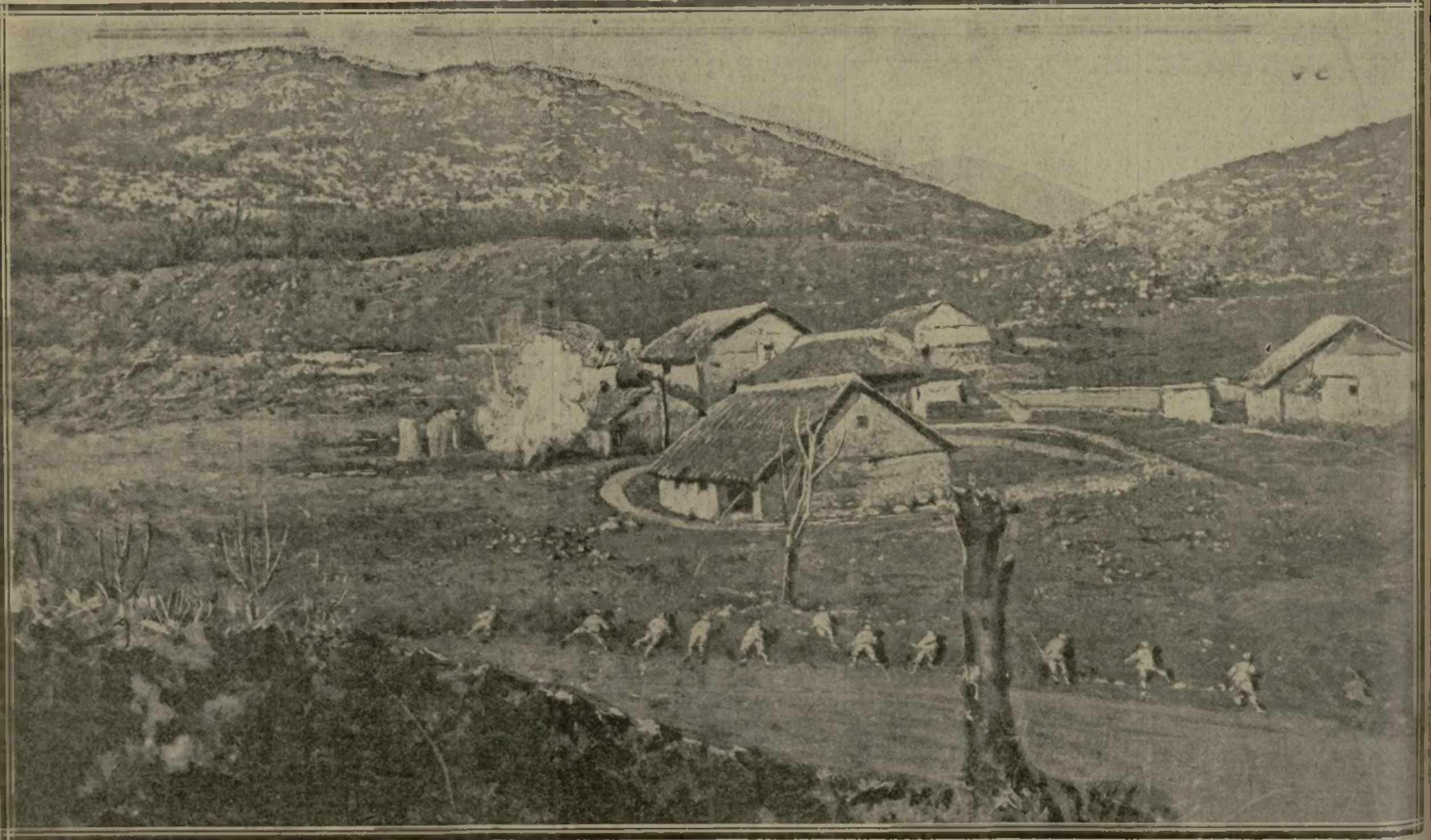
ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

LA « JOURNÉE AMÉRICAINE » A OBTENU UN GROS SUCCÈS A LONDRES**DRAPEAUX ANGLAIS ET AMÉRICAIN A WESTMINSTER**

Les Londoniens viennent d'organiser, en l'honneur de la nouvelle nation alliée, un « American day » qui a obtenu un gros succès. La ville entière était pavoisée aux couleurs des États-Unis. C'est la première fois, croyons-nous, que la bannière étoilée et

TROIS AMÉRICAINS, VÉTÉRANS DE LA GUERRE DE SÉCESSION, SE PROMENANT A LONDRES

l'Union Jack sont unies aussi étroitement. Voici les deux drapeaux hissés côte à côte sur la tour Victoria, à Westminster et trois vétérans américains, habitants de Londres, qui prirent part à la guerre de Sécession se promenant dans les rues avec des drapeaux.

LES ALLEMANDS AU COMBAT DANS UN VILLAGE, PRÈS DE MONASTIR**RAMPANT EN AVANT DE LEURS TRANCHÉES, DES CHASSEURS SAXONS APPROCHENT PEU A PEU DU VILLAGE**

Bien que le front de Macédoine soit relativement calme, il ne se passe pas de jour que les adversaires ne se bombardent furieusement. En certains points, la configuration du terrain oblige les belligérants à rester assez éloignés les uns des autres. Dans la zone

qui les sépare, des patrouilles se rencontrent et combattent à découvert. C'est l'un de ces épisodes, vu du côté ennemi, que représente cette photographie. Des chasseurs saxons s'approchent d'un village dont les abords, du côté opposé, sont tenus par nos soldats.

CONTRE LA TOUX
la Tisane Pectorale la plus active
est obtenue en mélangeant
PECTORAL LORINA
3 gr. le flacon pour 40 Infusions
En vente PHARMACIE du PRINTEMPS
32, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

LES CÉLÈBRES
VERRES
ISOMÉTROPIQUES
FISCHER
VOIR PLUS CLAIR
PLUS NET
SANS FATIGUE
12, B^{is} DES CARUCINES
Réparations immédiates

Préparation instantanée
de l'Eau Alcaline
par les
Comprimés Vichy-Etat
Toutes Pharm.
2 FRANCS
le Flacon de 100 Comprimés.

Mesdames ! Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez les Corsets et les Maillots de **A. CLAVERIE**,
234, Faubourg Saint-Martin, Paris (A l'angle de la rue Lafayette -- Métro : Louis-Blanc).
TISANES POULAIN
Guérison radicale de tout régime de **DIABÈTE, ALBUMINE, GOUTTE, JAÛNDE, VESSIE** et toutes maladies répertoriées incurables.
Livre d'or et Attestations françaises. — Écrire :
TISANES POULAIN, 37, r. St-Lazare, Paris
Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volume 1917